

Lettre à Almudena

FRANÇOISE DUBOSQUET LAIRYS

Pour citer ce texte/ Para citar este texto : Dubosquet Lairys, Françoise, «Lettre à Almudena», p. 1-13, *in* CABROL Isabelle et CRISTINI Corinne (coord.), *Narraplus*, N°6 Hors-série – Almudena Grandes, mis en ligne sur narrativaplus.org (NEC+), Septembre 2023. <http://narrativaplus.org/Narraplus6/Lettre-a-Almudena-DUBOSQUET-LAIRYS.pdf>

Un an et quelques mois se sont écoulés depuis ce triste jour de novembre 2021. Sous les formes les plus diverses, les hommages n'ont jamais cessé au fil de ces mois, à l'image de cette foule immense au cimetière civil de Madrid. Voir réunies autour de ton nom, et dans un même lieu, toutes les composantes de la gauche espagnole est un exploit que tu n'aurais espéré et cette longue minute de silence d'un stade comble de supporters de l'Atleti, debout, aux côtés de leur équipe, le 2 décembre 2021, t'aurait émue aux larmes. Il est d'usage que lorsqu'une personne disparaît vienne le temps des éloges – et des exagérations aussi –, mais peu de disparitions ont provoqué un tel émoi, cette impression de perte, de vide que l'on ne ressent qu'à la mort d'un ami ou d'un proche. C'est peut-être ce dernier mot qui s'impose, tout simplement, une proximité que tu partageais non seulement avec ta famille, tes amis mais encore avec ce nombre incroyable de lectrices et lecteurs en Espagne comme à l'étranger. Ta mort prématurée nous plonge dans une profonde tristesse, elle nous prive d'une voix singulière, emblématique de l'Espagne d'aujourd'hui. A présent, il nous faut parler de toi à l'imparfait, un temps qui ne te correspond guère, toi qui analysais le passé, vivais le présent pour imaginer le futur.

Au cours de toutes ces années, j'ai écrit nombre d'articles mais celui-ci est sans doute un des plus difficiles. Pour trouver le ton juste, le mot juste, et après maints détours et doutes, j'ai fait le choix d'écrire une lettre qui prolonge notre complicité et permet de garder encore un peu l'illusion de ta présence. C'est pourquoi, avant tout, je tiens à remercier mes collègues Corinne Cristini et Isabelle Cabrol d'avoir

proposé et coordonné ce numéro monographique de *Narraplus*. Tant que nous te lirons, nous étudierons ton œuvre ou nous parlerons de toi, tu seras là.

L'écriture a toujours été synonyme de partage et de conquête de la liberté. Comme pour ton maître Galdós, la littérature est pour toi miroir d'une époque et propose une lecture vraisemblable du monde. Tu privilégies la dimension humaine, évites le dogmatisme et ne vises pas une élite ou un auditoire de critiques, tes romans, tes articles doivent être accessibles à toutes et ses tous. La littérature est rencontre, elle pose des questions, suggère, explore, raconte une histoire des possibles, se nourrit de l'expérience quotidienne, s'enracine dans la mémoire collective. En aucun cas elle ne peut être obligation, objet de prestige social, source de savoir encyclopédique, punition car, tout simplement, elle est synonyme de vie. Tu as fait le choix de la fiction car sous ta plume, l'imagination peut ainsi tisser sa narration sur la trame de l'Histoire, conjuguer l'évasion avec la réflexion, mémoire et engagement et pour reprendre tes mots :

la literatura no es más que emoción, vida de más para quienes están vivos, risas para lo que ríen, lágrimas para los que son capaces de llorar, memoria que llama a los recuerdos de la gente, pasión que despierta pasiones, y por supuesto diversión, entretenimiento, tensión y dolor, días de nuestra existencia, de la existencia del mundo. (*El descubrimiento de la tradición*, 1995)

Depuis toujours, tu considères la lecture comme une fenêtre ouverte sur le monde, une voie d'émancipation. Ainsi, lorsque tu me parles de tes premiers choix littéraires, tu évoques *Tiempo de silencio* de Luis Martín Santos qui t'offre un paysage identifiable comme cette pension d'Alcalá, ces rues et ces jardins que tu traverses, les odeurs de churros, les *verbenas* avec leurs stands de tir et leurs manèges, dans une langue qui t'est connue, dans un monde qui te ressemble. Il tend un pont entre un passé flou et un présent incertain. Durant les dernières années du franquisme et les balbutiements de la Transition, alors que Juan Goytisolo et ses *Señas de identidad* s'imposent comme la référence commune à toutes les bibles des *progres* comme *El viejo topo*, *Químera*, tu découvres le réalisme social. Cependant les règlements de compte du narrateur avec son pays te paraissent bien sombres et désespérants bien qu'ils soient la

preuve que le franquisme n'a pas tué la littérature. Bâillonnée, censurée ou coupée de ces racines, elle survit et ces auteurs sont les maillons d'un héritage qui vont nourrir ta propre démarche littéraire. Certes, tu te sens plus proche de Sánchez Ferlosio avec *El Jarama*, Juan Marsé, *Últimas tardes con Teresa* ou le Madrid de Juan García Hortelano, car ils te parlent d'une Espagne qui change, se réveille, s'éloigne d'un régime anachronique. Leurs romans sont peuplés d'êtres vivants qui aiment, désirent, souffrent et rêvent emportant leurs lecteurs dans leurs doutes et leurs espoirs.

Comme le souligne Elisa, ta fille, tu es « une optimiste pathologique » et même aux moments les plus douloureux, tu fais toujours le pari de la vie comme en témoignent le titre de ton dernier roman *Todo va a mejorar*, tes derniers articles ou nos derniers messages. Tes personnages en sont, chacun, le reflet. Malgré toutes les embûches et les difficultés, ils ne renoncent jamais, ils font le choix de la vie par amour et non pour la patrie. Si l'Histoire reste le paysage privilégié de tes romans, tu fuiras les grandes figures historiques pour parler des anonymes, du quotidien de celles et ceux qui ont vécu et vivent dans les marges de l'Histoire, ces oubliés de la mémoire, ces visages effacés sur les albums de famille. Tes héros préférés sont les survivants, celles et ceux qui croient en la vie et au bonheur comme forme de résistance. La revanche du vaincu est d'être toujours là, debout, avec l'espoir ou comme le chante un poète que tu n'aurais pas renié : « Bien qu'on tombe constamment sous le feu de leurs haines/ S'ils nous enterrent ils perdront car nous sommes des graines. » (Gaël Faye, *Les graines*)

Parcourir les rues de Madrid, c'est une autre façon de te retrouver et donner à tes pages, plus de réalité. La plupart de tes romans nous y entraîne. On y retrouve le quartier de Maravillas, aujourd'hui Malasaña, celui de ton enfance de la rue Churruga, ton immeuble de brique aux moulures blanches comme des sourcils sur les quatre balcons de l'étage, à quelques pas de l'appartement de tes oncles et cousins ; au 92 de la rue Fuencarral celui de tes grands-parents paternels, les Grandes, et un peu plus loin, celui des Hernández, rue Lope de Vega, en réalité si proche de la calle Larra où Luis et toi avez réuni votre famille. Dans ce cœur de Madrid, je marche dans tes pas, ici la maison de Manuel Machado, dont te parlait ton grand

père, le poète, et un peu plus loin le marché de Barceló où il y a peu tu faisais ton marché culinaire et littéraire !

En relisant « *Memorias de una niña gitana* » – un bel autoportrait – je ne peux m’empêcher de t’imaginer dans l’appartement de tes grands-parents, au décor digne d’un roman de Galdós avec ses pièces immenses, ses hauts plafonds et ses recoins sombres. Nous sommes dimanche après-midi, les hommes suivent le match de l’Atleti, les femmes au salon parlent à voix basse alors que les enfants, exilés à la cuisine, sont priés de garder le silence, avec crayons et papiers pour se divertir. Tu n’es pas douée pour le dessin mais les quatre-vingt-dix minutes de match et de silence te donnent le temps de développer ce don précieux pour la narration. C’est là que tu écris ton premier conte, aux touches cervantines : une enfant de famille bourgeoise échappe dans un parc à la vigilance de sa gouvernante, une gitane la recueille, l’élève comme son enfant jusqu’au jour où l’enfant se perd de nouveau et est recueillie par sa mère biologique. Peu à peu, son cœur parle et elle reconnaît sa fille en dépit du rejet des serviteurs et de ses autres enfants. Et tu ne m’en voudras pas si je ne résiste pas à révéler la chute : à l’image de la petite fille trop brune, « *demasiado morena, demasiado gorda* », l’héroïne prend congé en adressant à toutes et tous, un magnifique bras d’honneur. L’enfance n’est pas toujours un paradis, même si le temps passant il est d’usage de la magnifier. Ce premier conte décliné maintes fois et qui a occupé ces longs dimanches, révèle beaucoup de la révolte, des craintes et du besoin de justice et d’amour qui ne t’ont jamais quittée.

Mais poursuivons ces souvenirs qui retracent peu à peu ton parcours. Dans les dernières années de la dictature, au détour d’une conversation au sujet d’une photo parue dans *¡Hola!*, ta mère te révèle, bien malgré elle, une surprenante vérité : dans l’Espagne des années 70, les grands-mères sont nettement plus modernes que les mères. En effet, ta grand-mère Paca, une épouse « respectable, católica, apostólica y romana », avait assisté, accompagnée de son mari, Don Manuel, militaire de carrière, à un spectacle de Joséphine Baker, vêtue d’un simple pagne de bananes, dans un théâtre du Madrid des années 30. Une étonnante découverte pour une enfant de 12 ans. Tu en déduis deux choses fondamentales : le progrès ne

suit pas une ligne droite et tu vis dans un pays anormal dont tu vas tenter d'explorer les méandres et les mystères. Bien qu'éduquée comme toute jeune fille de ta génération chez les religieuses – franquisme oblige – le *Guide de la parfaite épouse* de Pilar Primo de Rivera ne t'a jamais fait rêver et les relations avec ta mère sont souvent tendues – tu y fais quelques allusions, notamment dans *Malena, una vida hervida (relato parcialmente autobiográfico)* (1996). Néanmoins à sa mort, en 1983, la dédicace de Carmen Martín Gaité : « Para todas las mujeres españolas de cincuenta y sesenta años, que no entienden a sus hijos. Y para sus hijos, que no las entienden a ellas » (*Usos amorosos de la posguerra española*, 1978), te paraît résumer parfaitement ce fossé qui, trop souvent, vous a séparées et tu prends conscience de ce que le franquisme avait signifié pour plusieurs générations de femmes.

Ton premier roman, *Las Edades de Lulú*, est ta réponse à tous les préceptes du national-catholicisme à l'égard des femmes. Roman d'initiation et d'apprentissage, tu as 29 ans lors de sa publication. Le prix Sonrisa Vertical te consacre comme auteure de roman érotique et marque le début d'une longue et fidèle collaboration avec Tusquets. C'est un *Bestseller* et, en quelques mois, tu deviens l'objet de toutes les attentions médiatiques – voire obsessions. Le prix, les ventes de ce premier roman comme le film qui s'en inspire te donnent un appui financier et donc la liberté d'écrire. Très vite, un choix s'impose, la célébrité ou la solitude de l'écriture. Tu refuses de te laisser enfermer dans la littérature érotique et fais un choix courageux avec *Te llamaré Viernes*, une histoire d'amour et de solitude entre deux marginaux dans un Madrid sans pitié. C'est un second roman difficile, qui rompt avec le succès précédent, mais tu y gagneras plus tard ta place dans la République des Lettres.

Ce titre nous renvoie une nouvelle fois au paysage de ton enfance, à tes lectures, car avant d'être autrice tu es aussi lectrice et Defoe, comme bien d'autres, a nourri ton imaginaire. Depuis ton enfance, tu vis entourée de livres. Te souviens-tu de *L'Odyssée*, ton cadeau de première communion ? Tu trouves en Ulysse comme un héros moderne, un homme qui fait des prouesses juste pour rentrer chez lui et avoir le droit d'y vivre en paix, soulignes-tu, un héros « normal » ; un livre qui t'a appris que « les meilleurs romans se

lisent au pluriel ». Te souviens-tu encore de tes premiers livres des éditions Araluce ? Cette version des grands auteurs adaptée aux jeunes lecteurs t'a ouvert les pages des grands classiques, des textes médiévaux, de la littérature romantique et les romans du XIXème siècle. Tu avoues avoir dévoré, sans le moindre effort, *La divine Comédie* comme s'il s'agissait d'une suite d'intrigues, *El Cantar de Mio Cid*, un film de cape et d'épées ou encore *Los episodios nacionales* de Pérez Galdós, une série de trépidants et magnifiques romans d'aventures. Je sais combien ce dernier compte dans tes choix et si l'adjectif « national » n'était pas devenu en Espagne l'otage d'un certain discours au relent de fascisme, tu l'aurais conservé. La découverte de Galdós, un été, dans la maison familiale de la Sierra, est une révélation. La bibliothèque de ton grand-père est une fabuleuse mine d'or et il possède, entre autres, les œuvres complètes de l'auteur canarien. *Tormento* fut ta première lecture, puis *Las de Bringas*, *Fortunata y Jacinta*, une de tes favorites... Pour toi, Galdós n'a jamais cessé d'être cet alchimiste capable de séquestrer la réalité sur une feuille de papier, un maître qui t'ouvre les portes de Clarín, Baroja ou encore Hugo, Balzac et tant d'autres.

Bel héritage que tous ces auteurs qui, au fil du temps t'accompagnent, te nourrissent et t'aident à trouver ta propre voix ; tu conjugues ces apports du réalisme classique, avec ceux d'Arturo Barea, Juan Marsé, Ana María Matute, Juan Eduardo Zuñiga ou Rafael Chirbes... Nous pourrions ajouter Max Aub, et sa *Gallina ciega* ou son *Laberinto mágico*, une mémoire de l'exil, ou encore Cernuda dont les vers accompagnent tes romans. Une galerie d'auteurs très différents mais qui tous s'engagent face à la réalité et proposent des personnages complexes, contradictoires, vivants.

Fille de la génération du silence, tu te sens héritière de ce passé qu'il te faut peu à peu reconstituer et transmettre. Au fil des années, tu t'y attelles par un travail rigoureux, planifié et titanesque dont les *Episodios de una guerra interminable* sont le plus bel exemple. Je reste toujours impressionnée par le format des volumes, leur régularité d'un tous les deux ou trois ans et ce que cela signifie tant au niveau de la documentation que du temps d'écriture. Tu te declares « prussienne » dans l'organisation de tes journées, et c'est vrai que tu n'y déroges pas : temps d'écriture chaque matin, quel que

soit le jour et les circonstances. Tu ne commences jamais un manuscrit sans un solide travail de documentation (NoDo, films, archives, entrevues, visites de terrains, photos...) et de structuration. Il suffit de contempler ton bureau : ordonnés sur les étagères ou rangés sur ta table de travail, tes cahiers préparatoires témoignent de l'énorme travail de gestation. Écrits à la main, chacun d'une couleur différente, ils consignent tous les détails de préparation : structure, chapitres, chronologies, lieux, typologies des personnages qui, une fois définis, accompagneront l'écriture de chacun des romans. Un matériel extraordinaire pour qui veut travailler ton œuvre. Ta formation d'historienne alliée à l'expérience de l'édition d'encyclopédies t'ont transmis une méthodologie de travail comme le souci et l'exigence des sources. Une histoire est crédible si le moindre détail l'est, donc tout est vérifié.

Il est vrai qu'à partir de *Corazón helado* où tu décides d'explorer le passé de l'Espagne, tu sais que la rigueur est de mise, car le roman devient non seulement fiction mais voie d'éducation, de récupération d'une mémoire tronquée. Tu avertis ton lecteur : toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé n'a absolument rien de fortuit. Dans un pays où pendant plus de quarante ans l'Histoire a été soumise à la propagande, il faut du temps aux historiens pour se faire reconnaître, la mémoire ou les mémoires envahissent les librairies. Parler du passé est devenu un enjeu majeur dont tu as pleinement conscience, « sin memoria, no hay democracia ». Rendre la dignité aux oubliés de l'Histoire devient pour toi un défi éthique, un combat qui conditionne l'ensemble de ton œuvre. Tu sais le pouvoir des mots pour dire le traumatisme, réparer et pouvoir tourner enfin les pages de l'Histoire, après avoir recouvré cet autre héritage, celui de la République, renoué avec ses voix, ses auteurs qui sont la filiation démocratique de ton pays. Tu portes son drapeau en précieux pendentif aux pierres de trois couleurs : rouge, jaune et mauve et tu n'oublies jamais de célébrer un 14 avril. Si le passé ne peut être changé, le reconnaître est la seule issue possible pour ne pas compromettre le futur, une réalité qui ne s'arrête pas aux frontières de l'Espagne, mais prend une dimension internationale comme l'illustre le Prix Jean Monnet, que tu reçois pour *Los pacientes del Doctor García*. Ce travail de mémoire est sans nul doute une des clés de la réception de ton œuvre.

Parmi ces références du passé, tu cites plus particulièrement Ana María Matute. Elle t'a appris qu'une femme n'a aucune raison d'aborder le monde littéraire en marginale, de se censurer ou de s'installer dans une « minorité » ou de se limiter aux genres dits mineurs ou de petits formats. Le féminisme n'est rien d'autre que l'égalité des êtres. Ce ne peut être un ghetto dans lequel on s'isole ou l'on se laisse enfermer. Tu l'affirmes haut et fort : le féminisme est la seule et unique révolution du XXème siècle. Et chaque 8 mars, tu es dans la rue, au cœur de cette marée mauve qui submerge le centre de toutes les villes d'Espagne. Il est bon de rappeler que ton pays est aujourd'hui parmi les plus avancés sur le droit des femmes.

Si *Las edades de Lulú* rompt avec une éducation dépassée et affirme le désir féminin et sa quête, les femmes sont au cœur de ton écriture, analphabètes ou intellectuelles, mères ou amantes, paysannes ou ouvrières, émigrées ou exilées... Elles sont multiples, complexes, vivantes et si proches, comme peuvent l'être une sœur, une amie ou une voisine. Des femmes, simplement, debout, qui luttent et tracent leur chemin. Et chacune de tes œuvres en apporte une preuve. Loin de prétendre à l'héroïsme, elles sont avant tout des actrices de leur destin. Des plus humbles aux plus vaillantes, elles sont des êtres humains, avec leurs ombres et leurs lumières, leurs forces et leurs contradictions. Ce sont de beaux portraits pris dans la tempête de l'histoire et dans leur quête d'amour. Et si parfois certaines peuvent être des monstres, ayant existé, comme Clara Stauffer, de *Los pacientes del doctor García* ou Aurora Rodríguez Caballeira dans *La Madre de Frankenstein* ; tu montres que Clara protège des assassins voire des génocides mais son abnégation, son sens du sacrifice et sa générosité envers ses camarades pourraient en faire une magnifique résistante si elle n'œuvrait pour le nazisme. Quant à Aurora, meurtrière de sa fille, elle a reconnu son acte et a passé le reste de sa vie enfermée dans un hôpital psychiatrique à créer des poupées de chiffons dont elle prenait le plus grand soin. Dans ces deux exemples, et malgré leur culpabilité, tu ne parviens pas à les détester, ni à les rendre odieuses. Tu t'efforces de connaître mieux ces deux destins de femmes qui appartiennent à ce passé que tu ne cesses d'interroger.

Tu me dis vouloir écrire le roman que tu aimerais lire et je sais combien tu as toujours aimé les histoires d'amour, de passions qui se croisent, se perdent. La liberté des corps n'a pas besoin de consignes, l'amour, le désir sont les moteurs de la vie. Il ne s'agit pas de sentimentalisme mais de ce qui nous fait bouger, évoluer, avancer, palpiter. Ainsi partager des émotions, laisser libre cours aux larmes et aux rires, susciter la complicité, l'empathie sont le chemin qui nous rapproche de l'autre, de son histoire ou de l'Histoire. Vivre au rythme du cœur.

Alors parlons d'amour et remontons le temps, il y a un peu plus de trente ans, cette rencontre de Verines qui a changé définitivement le cours de ta vie comme tu l'écris dans les premières pages d'*Atlas de geografía humana* : « A Luis que entró en mi vida y cambió el argumento de esta novela. Y el argumento de mi vida ».

Chaque année, dans ce vieux manoir asturien se réunissent des auteurs pour parler littérature. Tu as un fils, Mauro, et cette aura que te donnent tes 30 ans et le succès de ton roman érotique. Tu y croises un jeune poète de Grenade, ami d'Alberti et d'Angel González, « Qué mal viste este tío » diras-tu, il est vrai que l'esthétique vestimentaire n'a jamais été la préoccupation première de Luis. Le thème de la rencontre est « Pourquoi la littérature n'est pas utile », titre d'un ouvrage que Luis García Montero et Antonio Muñoz Molina viennent de publier. L'enjeu en est l'espace idéologique où s'est construite la figure du poète contemporain comme symptôme de la place de l'homme dans la société. Étonnamment, tu declares ne pas croire en la littérature, ce à quoi Luis te répond : « Pues a mí tu libro me ha servido cuatro o cinco veces ». Boutades ou provocations, les photos de cette époque trahissent les prémices d'un séisme dont tu relates les étapes, à la troisième personne, vingt-cinq ans plus tard, comme prologue au recueil *Almudena*, (2015) et dont voici quelques extraits :

Y de pronto, se enamoró de un poeta como nunca se había enamorado de nadie (...)

Fue al borde del mar, pero podría haber sido en el corazón descarnado del desierto más vasto, en la asfixiante atmósfera de una jungla inexplorada, en el más remoto de los planetas inertes;

porque a su alrededor no existía nada, y nada había existido nunca, y nada llegaría a existir jamás...

Primero se enamoró de él, su cuerpo del cuerpo de aquel hombre, su voz de aquella voz, su piel de la dulzura. Sólo después, mucho después, empezó a comprender que estaba predestinada a aquel amor, porque por amor había entrado la poesía en su vida...

Sólo después, mucho después, cuando los dos se habían convertido ya en los únicos habitantes de un mundo de luz pequeño y perfecto, un universo completo, concentrado, que crecía sin cesar explotando hacia adentro, siempre más y más adentro, ella recordó que era hija, nieta de un poeta...

Por eso, nunca se atrevió a escribir un poema. En su vida, la poesía fue primero una extrañeza, un recinto cerrado al que sólo la invitaban a entrar de vez en cuando, un asunto ajeno, de los mayores de la familia. Con el tiempo comprendió que, sobre todo, era cuestión de amor...

Cuando la tierra tembló, cuando ella sintió que sólo los brazos del poeta podían salvarla del temblor que los brazos del poeta producían, ya se había rendido a otro amor, idéntico y distinto, amor por el ritmo y por la música, amor por las palabras y por la admirable capacidad de exprimir las, de amasarlas, y estirarlas, y retorcerlas como la masa de un pan hasta hacer con ellas pan, el alimento más simple, el más complejo, el que expresa más con menos ingredientes. Amor por dos hombres, también, el padre, el abuelo que durante años fueron la poesía para ella hasta que el amor del poeta desbordó todos los márgenes de la poesía y del propio amor...

Hija, nieta de poetas, se enamoró de un poeta como nunca se había enamorado de nadie. Estaba cantado, Freud no habría tenido ninguna duda, pero ella sí dudó. Dudó de sus méritos, dudó de su suerte, dudó del milagro frágil, irreplicable, del azar que cruzó su destino con el de un hombre al que había empezado a amar antes de conocerle.

Y su amor le dio sentido a todo, a su infancia, a los sonetos que escribía su padre, a los lagartos que lloraban y lloraban, al instinto de habitar los poemas al otro lado del espejo donde se mira el poeta, a la costumbre de leerlos para ordenar el mundo entero y

fuera de sí, a la sucesión de los días y de las noches, al frío del invierno y al calor del verano, al tiempo, a su cuerpo.

Un texte magnifique entrecoupé par des vers extraits du poème *La inmortalidad* de Luis García Montero. Même aujourd’hui, je ne sais pas vous imaginer l’un sans l’autre. Vous formez les deux rives d’un grand fleuve que l’on appelle Littérature. Et il suffit de parcourir les œuvres de l’un et de l’autre pour y déceler l’empreinte de vos voix, les traces de cette complicité qui n’a jamais cessé de grandir et de nourrir vos textes. Ainsi, comme un écho à ton second roman *Te llamaré Viernes* (1991), répond le recueil de Luis, *Completamente viernes* (1994), une façon pour lui de revendiquer ce livre et de t’inviter à poursuivre ta route, à ne jamais renoncer à écrire. C’est encore un clin d’œil au vendredi, jour de vos rencontres à Grenade – ville natale de Luis – ou Madrid, dans l’appartement de ton amie de toujours, Ángeles Aguilera, 19 rue Santa Isabel, qui abrite vos rencontres clandestines – juste à deux pas de la gare d’Atocha, aujourd’hui Atocha-Almudena Grandes. Puis, c’est le recueil que Luis dépose dans ta tombe pour ton dernier voyage. Tu glisses en exergue à ton récit « El vocabulario de los balcones », publié plus tard, dans *Modelos de mujer* (1996), cette émouvante *Dedicatoria* que Luis t’a composée :

Si alguna vez la vida te maltrata,
acuérdate de mi,
que no puede cansarse de esperar
aquel que no se cansa de mirarte,

Habitaciones separadas (1994)

Et ce recueil compte un autre poème « Aunque tu no lo sepas », vers qu’adapte Quique González pour le chanteur Enrique Urquijo, et qui donnera son titre à un film de Juan Vicente Córdoba (2000) avec, comme scénario, un de tes récits. Ce ne sont que quelques exemples, mais d’un texte à l’autre vous tissez ainsi des ponts entre vos deux rives. Chaque œuvre devient l’occasion d’une nouvelle preuve d’amour dédiée à l’autre : « A Luis. Otra vez, y nunca serán bastantes » (*Episodios de una guerra interminable*), « A Almudena, también la luz de los inviernos » (*La intimidad de la serpiente* (2003), p. 460).

Luis dit toujours qu'il n'y a pas d'amour possible sans admiration et respect. Il suffit de partager un peu de temps à vos côtés pour en être convaincu. Pas l'ombre d'une concurrence, chacun suit son chemin et se réjouit des succès de l'autre, avec une confiance que donne la complicité forgée au fil des ans. Il est ton premier lecteur comme tu es sa première lectrice. Seul petit nuage, le football, Luis est du Real et toi définitivement de l'Atleti... mais tu lui pardones ! De cet amour est née Elisa, adoptée par Mauro, ton fils, et Irene, la fille de Luis, et votre appartement tapissé de livres est devenu un havre de paix, de création et de vie. Car au-delà de l'écriture, tu partages avec Luis un même engagement citoyen et politique.

Si tu appartiens depuis sa création à la Société des Amis du journal digital *Infolibre*, version espagnole de *Médiapart*, depuis 1999, tu collabores à raison de deux articles par mois au *El País Semanal*. En 2016, suite au décès de Manuel Vázquez Montalbán, le directeur du journal te propose son espace. Les chroniques de Manolo, comme tu l'appelles, t'avaient appris combien les questions pouvaient être parfois plus importantes que les réponses. Véritable défi, la chronique devient ta tribune, où tu exposes chaque lundi tes convictions et tes combats, fidèle à toi-même : « yo, mujer, republicana, española, de izquierdas, anticlerical, peleona y partidaria de la felicidad » (« La herida perpetua, el problema de España y la regeneración del presente », 2019). Cette tribune t'a valu bien des attaques et des inimitiés car tu ne cesses de poser le doigt sur cette « herida perpetua » : les incohérences des politiques, l'abandon des services publics, le poids de l'Église, une société néolibérale qui fait commerce de tout... La démocratie ne peut exister sans débats d'idées, et si parfois, au sein même de la famille, le débat peut être difficile, la liberté d'expression, de pensée est pour Luis et toi un droit fondamental. Et si besoin, en cas d'erreur, tu sais t'excuser.

Engagements littéraires et politiques vont de pair, pour toi comme pour Luis. Tu es son port d'attache, son lien indéfectible avec Madrid, ville d'adoption : « A Almudena. Como siempre he vivido los pies en las nubes, necesito el amor para poner las manos en la tierra » (*Vista cansada*, 2008). Depuis ce premier voyage à Grenade où il t'a ouvert les portes de son monde, où il t'a pris la main et

conduite jusqu'au barranco de Viznar, là où Lorca a perdu la vie, vos destins se sont scellés, vous ne vous êtes plus quittés.

« A Almudena que me abriga con una mirada de mis silencios y me defiende con una sonrisa de mis palabras ».

Dans votre bibliothèque-appartement, au cœur de Madrid comme dans votre maison de Rota, les portes sont toujours ouvertes. Tu en es l'âme, la figure de proue. Armée de ton écumoire ou verre à la main, tu accueilles avec Luis, les parents, les amis de toujours, los *Almudenos* (Benjamin Prado, Chus Visor, Joaquin Sabina, Eduardo Mendicutti, Miguel Ríos pour n'en citer que quelques-uns...), ceux de passage ou les exilés. « En la mesa siempre cabe uno más » dit Luis te regardant d'un œil complice, car tu partages avec *Inés*, non seulement *la alegría*, cette joie de vivre mais celle de cuisiner. Et tu as pour cet autre art, le même sens de l'organisation et du détail. Tu connais les goûts de chacun et je conserve précieusement *La cocina de Inés*, que tu m'as offerte, même si je sais que mes *croquetas* n'auront ni la saveur, ni l'apparence impeccable de celles dont tu nous régalaies.

Voilà que j'utilise l'imparfait, un temps qui ne me plaît guère comme si ces moments partagés, quand poésie, romans, politique, recettes et rires se mêlaient alors que Madrid s'endormait, appartenait définitivement au passé. Je viens de terminer *Todo va a mejorar*, ton dernier roman, et je sais que *Mariano en el Bidasoa* ne verra pas le jour. Madrid, la calle Larra, tout me paraît bien silencieux, si triste sans toi, de cette tristesse infinie que je lis dans les yeux du poète ; nous sommes en hiver : « la ausencia es una forma del invierno ». Puis tu me chuchotes, « el pesimismo no tiene arreglo »... Comme tu as raison, comme toujours..... « la alegría es una forma de resistir », et l'espace de cette lettre tu étais avec nous

Françoise Dubosquet Lairys

Madrid-Rennes Décembre 2022